



Collective Memory and the Reconstruction of Identity in the Novel *Changer l'eau des fleurs* by Valérie Béranger: A Heterotopian and Narrative Approach

Sada Nabeel Abd Ali Albazzar

University of Wasit / College of Arts

Department of Translation

sabdail@uowasit.edu.iq

Received May. 10, 2026

Revised Jun.1, 2026

Accepted Jun.3, 2026

Online October1, 2026

ABSTRACT

This interdisciplinary study explores the mechanisms of identity reconstruction in *Changer l'eau des fleurs* by Valérie Perrin. Drawing on the sociology of Maurice Halbwachs, the hermeneutics of Paul Ricoeur, and the spatial theory of Michel Foucault, the study demonstrates that the cemetery, far from being a space of nothingness, operates as a protective heterotopia and a structuring social framework for memory.

The analysis reveals that the protagonist, Violette Toussaint, succeeds in reclaiming her ipseity and restoring her bodily integrity by becoming the custodian of a shared collective memory. Through her registers and her care for the graves, she transforms trauma into a coherent narrative configuration.

The aesthetics of transmission, characterized by narrative polyphony and the strategic use of flashbacks, confirms that the act of bearing witness constitutes a crucial defense against oblivion and finitude. The study concludes that Perrin's poetics elevates shared speech into a driving force of ontological rebirth within the funerary space.

Keywords: Collective memory – narrative identity – heterotopia – resilience – funerary writing

الذاكرة الجمعية وإعادة بناء الهوية في رواية «تغيير ماء الزهور» لفاليري بيران: مقاربة هتيروتوبية وسردية
صدي نبيل عبد علي البزار
جامعة واسط / كلية الآداب - قسم الترجمة

المخلص

تتناول هذه الدراسة البينية آليات إعادة بناء الهوية في رواية تغيير ماء الزهور للكاتبة فاليري بيران. وبتوظيف سوسولوجيا موريس هالباواكس، وهيرمينوطيقا بول ريكور، والتحليل المكاني لميشيل فوكو، تبين الدراسة كيف يتحول الفضاء الجنائزي، وتحديداً المقبرة، من مكان للغياب إلى حيز مغاير (هتيروتوبي) يؤدي وظيفة نفسية واجتماعية في دعم الاستمرارية والمرونة.

ويكشف التحليل أن الشخصية الرئيسية فيوليت توسان تتمكن من إعادة بناء ذاتها عبر انتقالها من ذاكرة صادمة ومجزأة إلى ذاكرة سردية متماسكة، وذلك من ممارسة فعل الحراسة وتوثيق قصص الموتى والأحياء داخل فضاء المقبرة. كما يُظهر البحث أن هذا الفضاء لا يؤدي وظيفة الموت فحسب، بل يتحول إلى مجال لإعادة إنتاج المعنى وإعادة تشكيل الهوية.

وتؤكد الدراسة أن الكتابة السردية لدى بيران تقوم على تعدد الأصوات وتقنيات الاسترجاع، مما يجعل من السرد وسيلة مقاومة للنسيان وأداة لبناء هوية متجددة. وتخلص الدراسة إلى أن الرواية تُكرس فكرة أن الذاكرة المشتركة تمثل أساساً جوهرياً لإعادة بناء الذات داخل فضاء إنساني يتجاوز الحدود بين الحياة والموت.



الكلمات المفتاحية: الذاكرة الجمعية – الهوية السردية – الحيز المغاير – المرونة النفسية – الكتابة الجنائزية

Mémoire collective et reconstruction identitaire dans *Changer l'eau des fleurs* de Valérie

Perrin : approche hétérotopique et narratologique

Recherche présentée Par

Sada Nabeel Abd Ali Albazzar

sabdail@uowasit.edu.iq

RÉSUMÉ

Cette étude interdisciplinaire se propose d'examiner les mécanismes de reconstruction identitaire dans le roman *Changer l'eau des fleurs* de Valérie Perrin. En mobilisant la sociologie de Maurice Halbwachs, l'herméneutique de Paul Ricoeur et l'analyse spatiale de Michel Foucault, nous montrons que le cimetière, loin de constituer un espace de néant, fonctionne comme une « hétérotopie » protectrice et comme un cadre social structurant de la mémoire. L'analyse met en évidence que la protagoniste, Violette Toussaint, parvient à reconquérir son ipséité et à restaurer son intégrité corporelle en devenant la dépositaire d'une mémoire collective partagée. À travers la tenue de ses registres et le soin apporté aux tombes, elle opère une transformation du traumatisme en une configuration narrative cohérente.

Enfin, l'esthétique de la transmission, fondée sur une polyphonie narrative et un usage stratégique des analepses, confirme que l'acte de témoigner constitue un rempart essentiel contre l'oubli et la finitude. Cette étude conclut que la poétique de Perrin érige la parole partagée en moteur d'une véritable renaissance ontologique au sein de l'espace cinéraire.

Mots-clés : Mémoire collective – identité narrative – hétérotopie – résilience – écriture funéraire

INTRODUCTION

La littérature française contemporaine manifeste, depuis plusieurs décennies, un intérêt croissant pour les problématiques de la mémoire et de l'identité, s'inscrivant dans ce que la critique désigne comme le « retour au sujet ». Dans un contexte marqué par la fragilisation des repères collectifs et l'intensification des expériences traumatiques, le roman s'impose comme un espace privilégié d'élaboration et de reconfiguration du vécu.

C'est dans cette perspective que s'inscrit *Changer l'eau des fleurs* (2018) de Valérie Perrin, œuvre qui dépasse le simple récit de vie pour proposer une réflexion approfondie sur la finitude, la

mémoire et la résilience. L'originalité du roman tient notamment à son ancrage spatial : le cimetière de Brancion-en-Châlon, qui cesse d'être un décor pour devenir un véritable opérateur de sens.

Au cœur de ce dispositif se trouve Violette Toussaint, garde-cimetière au parcours profondément marqué par la perte et la dislocation identitaire, depuis sa naissance sous X jusqu'à la mort tragique de sa fille Léonine. Toutefois, loin de figer le sujet dans une mémoire pathologique, le roman met en scène un processus de reconfiguration identitaire. Le cimetière, traditionnellement associé à la clôture et à l'irréversibilité, se transforme en un espace de médiation, voire de régénération.

Dans cette optique, il peut être appréhendé comme une « hétérotopie » au sens de Michel Foucault, c'est-à-dire comme un espace autre, à la fois réel et symbolique, qui permet une suspension des temporalités ordinaires et ouvre la voie à une reconstruction du sujet. Ce lieu devient ainsi un cadre social au sens de Maurice Halbwachs, où la mémoire individuelle se reconfigure à travers l'inscription dans une mémoire collective.

Cette étude adopte une approche qualitative fondée sur une lecture narratologique (close reading), complétée par une analyse thématique et discursive du roman. Elle s'intéresse aux interactions entre espace, mémoire et construction identitaire.

L'analyse procède par un va-et-vient constant entre les concepts théoriques et leur mise en œuvre dans le texte, à travers une lecture rapprochée (close reading) des passages significatifs du roman. Cette démarche permet d'interroger simultanément les dimensions spatiales, corporelles et narratives de la reconstruction identitaire.

Dès lors, la problématique centrale peut être formulée ainsi :

Comment le roman *Changer l'eau des fleurs* de Valérie Perrin articule-t-il la mémoire collective et la reconstruction identitaire à travers l'espace hétérotopique du cimetière ?

I/LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET L'ESPACE : LE CIMETIÈRE COMME HÉTÉROTOPIE ET ARCHIVE SOCIALE

1.1. Le cimetière comme hétérotopie : reconfiguration de l'espace de la mort

Dans *Changer l'eau des fleurs*, Valérie Perrin propose une reconfiguration radicale de l'espace funéraire, en faisant du cimetière non pas un lieu de clôture mais un espace de vie symbolique. Cette logique rejoint la définition foucauldienne de l'hétérotopie comme espace réel mais porteur d'une fonction symbolique et relationnelle alternative (Foucault, 1984, p. 46). Cet espace ne

se limite pas à une fonction descriptive, mais devient un dispositif hétérotopique qui reconfigure les frontières entre vie et mort.

L'incipit du roman met immédiatement en tension les catégories traditionnelles de vie et de mort : « Je m'appelle Violette Toussaint... je suis au paradis. » (Perrin, 2018, p. 11) Cette affirmation introduit une inversion axiologique fondamentale : le cimetière cesse d'être un espace de finitude pour devenir un espace de bien-être subjectif. Ainsi, l'hétérotopie funéraire fonctionne comme un dispositif de re-sémantisation du réel, où les catégories oppositives (vie/mort) sont déconstruites au profit d'un continuum existentiel.

1.2. Mémoire collective et construction sociale des traces

La mémoire des défunts dans le roman ne peut exister qu'à travers des médiations sociales et matérielles. Violette souligne ce processus de constitution des traces mémorielles : « Les silences, les plaques funéraires, les visites, les fleurs, les photographies [...] qui me racontent les choses de leur ancienne vie. » (Perrin, 2018, p. 61)

Selon Maurice Halbwachs, la mémoire n'est jamais individuelle mais toujours structurée par des cadres sociaux de reconstruction (Halbwachs, 1950, p. 52). Les objets funéraires deviennent ici des supports de fixation du souvenir collectif. Cette conception trouve un prolongement dans les approches contemporaines de la mémoire culturelle, qui soulignent le rôle des supports matériels et symboliques dans la stabilisation du souvenir (Erl, 2011).

Ainsi, le cimetière fonctionne comme un espace de cristallisation sociale où la mémoire des individus est reconstruite par les signes matériels produits par la communauté. La mémoire est donc un processus relationnel, et non une donnée psychologique autonome.

1.3. Naturalisation du funéraire et symbolique du passage

Le texte introduit une esthétisation du cimetière à travers sa transformation en espace organique : « Une tombe jardin. Comme si le hasard et la nature s'étaient arrangés à l'amiable. » (Perrin, 2018, p. 59). Cette transformation inscrit le funéraire dans une logique écologique où la mort n'est plus rupture mais continuité naturelle. La tombe devient un espace hybride entre culture et nature. Cette dynamique est renforcée par une métaphore ascendante : « Ces fleurs, ce sont un peu des échelles vers le ciel. » (Perrin, 2018, p. 59) Le symbole floral agit ici comme médiation entre immanence et transcendance, transformant le cimetière en espace de passage et non de clôture. Il s'agit d'une reconfiguration symbolique du rapport à la finitude.

Comme le souligne également Rigney, la mémoire se maintient à travers des processus de répétition et de reformulation qui assurent sa transmission dans le temps (Rigney, 2012, p. 256).

1.4. Violette Toussaint dépasse ainsi le rôle de gardienne pour devenir une médiatrice de la mémoire collective. Subjectivité liminale et médiation mémorielle Violette occupe une position intermédiaire entre les vivants et les morts, assumant une fonction de médiation narrative et sociale. Elle déclare : « Mon métier consiste à être discrète, aimer le contact, ne pas avoir de compassion. » (Perrin, 2018, p. 61) Cette posture paradoxale révèle une subjectivité neutralisée sur le plan affectif mais active sur le plan mémoriel. Elle devient un dispositif humain d'enregistrement et de transmission des récits. Dans cette perspective, Violette incarne une forme de subjectivité archivistique, où l'identité individuelle se dissout partiellement dans la fonction de conservation des traces sociales.

1.5. Temporalité affective et identité narrative

Le roman déconstruit la temporalité linéaire au profit d'une mémoire affective fragmentée : « Le manque, la douleur, l'insupportable peuvent faire vivre et ressentir des choses qui dépassent l'imaginaire. » (Perrin, 2018, p. 117). Cette conception du temps rejoint la théorie ricœurienne de l'identité narrative, selon laquelle le soi se constitue à travers la mise en récit des expériences vécues (Ricœur, 2000, p. 138).

La mémoire devient alors un espace de reconfiguration continue de l'identité. Ainsi, l'expérience du manque ne produit pas seulement une rupture, mais une transformation du rapport du sujet à lui-même. Le cimetière dans *Changer l'eau des fleurs* s'impose comme une hétérotopie complexe où se croisent mémoire collective, symbolisation de la mort et reconfiguration du lien social. À travers la figure de Violette Toussaint, Valérie Perrin met en scène un dispositif de production mémorielle où les objets, les récits et les affects participent à la construction continue de l'identité. L'espace funéraire devient ainsi un lieu de transformation symbolique, où la mort cesse d'être une fin pour devenir une modalité de continuité de la mémoire au sein de la communauté.

II/VIOLETTE TOUSSAINT ET L'IDENTITÉ TRAUMATISME À LA RECONSTRUCTION DU SOI NARRATIVE : DU

2.1. L'identité narrative et la reconfiguration du vécu

Dans la perspective ricœurienne, l'identité du sujet ne se définit pas comme une essence stable, mais comme une construction narrative traversée par des ruptures et des reconfigurations (Ricœur, 2000, p. 138). Chez Violette Toussaint, cette dynamique apparaît clairement à travers la manière dont elle évoque les différentes strates de son existence.

Le passage d'une vie à une autre ne relève pas d'une simple transition professionnelle, mais d'une véritable fracture biographique : « Qu'avant, j'étais garde-barrière. Il a demandé ce que ça faisait de passer des trains aux corbillards. Je n'ai pas su quoi lui répondre. Il s'était passé trop de choses entre ces deux vies. » (Perrin, 2018, p. 42) Ce silence face à la question souligne l'impossibilité immédiate de mettre en récit l'expérience traumatique. Entre les « trains » et les « corbillards », ce n'est pas seulement un changement d'activité qui s'opère, mais une transformation profonde du rapport au temps, à la mort et à soi-même.

Ainsi, conformément à la pensée de Ricœur, l'identité narrative se construit précisément dans cet écart entre les événements vécus et leur mise en intrigue. Ce qui ne peut être dit immédiatement devient le point de départ d'un travail de reconfiguration du sens, où le récit intervient comme médiation essentielle du sujet à lui-même.

2.2. Le corps comme archive de la douleur et lieu de reconstruction

La reconstruction identitaire chez Violette Toussaint ne peut être dissociée de la dimension corporelle, dans la mesure où le corps constitue le premier lieu d'inscription du traumatisme. Dans une perspective phénoménologique, Maurice Merleau-Ponty considère que le corps n'est pas un simple objet biologique, mais un mode d'être-au-monde qui structure l'expérience vécue (Merleau-Ponty, 1945, p. 94).

Dans le roman, le corps de Violette apparaît initialement comme un corps effacé, presque dissocié de lui-même, marqué par une souffrance intériorisée : « J'ai été très malheureuse, anéantie, même. Inexistante. Vidée. Mes fonctions vitales fonctionnaient mais sans moi à l'intérieur. » (Perrin, 2018, p. 11). Cette description traduit une forme de déconnexion entre le corps et l'identité, où le sujet continue d'exister biologiquement sans être psychiquement présent à lui-même. Cependant, cette rupture n'est pas définitive, car le roman met en scène un processus progressif de réappropriation corporelle. Cette fragmentation corporelle traduit une dissociation post-traumatique du sujet, où l'identité est temporairement suspendue.

Les gestes quotidiens arroser les fleurs, nettoyer les tombes, manipuler la terre deviennent des pratiques de réancrage sensoriel. Le corps retrouve progressivement sa capacité à ressentir, à percevoir et à s'inscrire dans un espace vivant. Cette transformation rejoint la perspective de David Le Breton, pour qui la reconstruction du sujet passe par la réactivation de la sensorialité corporelle. Ainsi, le corps n'est plus seulement le lieu de la douleur, mais devient un espace de médiation entre le passé traumatique et une possible reconstruction du soi.

Cette expérience de désincarnation correspond à ce que la critique contemporaine désigne comme les effets du trauma sur la subjectivité, caractérisés par une fragmentation du récit et une altération de la continuité du soi (Whitehead, 2004).

2.3. L'interaction du "Je" et du "Nous" : la mémoire comme espace partagé. La reconstruction identitaire dans le roman ne se limite pas à une dimension individuelle, mais s'inscrit dans une dynamique intersubjective où le sujet se constitue à travers les récits des autres. Cette approche rejoint la conception de Paul Ricœur, selon laquelle l'identité narrative se construit dans la relation entre soi et autrui (Ricœur, 1990, p. 167).

Dans *Changer l'eau des fleurs*, Violette devient réceptacle des récits de deuil des visiteurs du cimetière. Chaque histoire qu'elle écoute ou consigne participe à la construction d'un tissu mémoriel partagé. Cette circulation des récits transforme le cimetière en espace d'hospitalité narrative. Cette dynamique est perceptible dans la manière dont les visiteurs projettent leurs émotions et leurs souvenirs dans cet espace : « Elle venait chaque semaine sur la tombe de son mari. Nous papotons. Le malheur, ça coupe la parole. Puis, peu à peu, elle avait retrouvé le chemin qu'il faut prendre pour faire des phrases simples. » (Perrin, 2018, p. 61). Ce passage met en évidence une transition fondamentale : du silence traumatique vers une réouverture progressive à la parole. Le langage devient ainsi un vecteur de réinscription dans le collectif. Dans cette perspective, Boris Cyrulnik souligne que la résilience dépend de la capacité du sujet à reconstruire des liens sociaux et narratifs après un traumatisme (Cyrulnik, 1999, p. 67). Le "Je" de Violette ne peut se reconstruire qu'à travers le "Nous" des histoires qu'elle accueille. Ainsi, la mémoire devient un espace partagé où l'identité individuelle se redéfinit à travers l'écoute, la transmission et la reconnaissance de l'autre.

Dans cette perspective, la reconstruction du sujet passe par une mise en récit partagée, où la mémoire individuelle se reconfigure au contact d'autres récits, confirmant l'importance des dynamiques intersubjectives dans les processus de résilience (Crownshaw, 2010).

2.4. Résilience et réouverture à l'autre

La résilience ne se réduit pas à un processus interne, mais implique une réinscription du sujet dans le tissu relationnel. Selon Boris Cyrulnik, la reconstruction psychique après un traumatisme passe nécessairement par la médiation de l'autre et par la reprise du langage (Cyrulnik, 1999, p. 67). Dans le roman, cette dynamique apparaît clairement à travers les interactions entre Violette et les visiteurs du cimetière. Le deuil y est d'abord marqué par une impossibilité de dire, avant de se transformer progressivement en parole partagée : « Les premières années, elle était dévastée. Le malheur, ça coupe la parole. Ou bien ça fait dire n'importe quoi. Puis, peu à peu, elle avait retrouvé

le chemin qu'il faut prendre pour faire des phrases simples, demander des nouvelles des autres, des nouvelles des vivants. » (Perrin, 2018, p. 44.) Ce passage met en évidence une phase essentielle du processus de résilience : le retour progressif à une parole structurée. Le langage, initialement brisé par le choc traumatique, redevient un outil de lien social et de reconstruction du sens.

Ainsi, le cimetière ne constitue pas seulement un espace de mémoire, mais également un lieu de circulation de la parole, où les individus réapprennent à dire, à écouter et à exister en relation avec autrui. Dans cette perspective, Violette agit comme une médiatrice silencieuse de la résilience des autres, tout en reconstruisant simultanément sa propre identité.

III/L'ESTHÉTIQUE DE LA TRANSMISSION : POLYPHONIE NARRATIVE ET MÉMOIRE PARTAGÉE

3.1. La polyphonie narrative : une pluralité des voix mémorielles

L'écriture de Valérie Perrin dans *Changer l'eau des fleurs* se caractérise par une structure polyphonique qui rompt avec la linéarité du récit traditionnel. En ce sens, le roman s'inscrit dans la perspective définie par Mikhaïl Bakhtine, pour qui le texte romanesque constitue un espace de coexistence de voix autonomes et hétérogènes (Bakhtine, 1970, p. 34). Dans le roman, la narration ne se limite pas à la voix de Violette Toussaint, mais intègre une multiplicité de récits secondaires : témoignages des visiteurs, lettres, fragments de souvenirs. Cette pluralité produit un effet de « chorale mémorielle », où chaque voix participe à la construction d'une mémoire collective. La polyphonie n'est donc pas seulement un procédé stylistique, mais une stratégie narrative qui permet de rendre compte de la fragmentation de la mémoire. Elle traduit la coexistence de temporalités et d'expériences différentes au sein d'un même espace narratif.

Cette pluralité des voix peut être interprétée comme une forme de circulation mémorielle, où les récits individuels participent à une mémoire collective en perpétuelle reconfiguration (Erll, 2011).

3.2. L'anachronie et la reconfiguration du temps narratif (version renforcée)

La structure du roman repose sur une organisation non linéaire du temps, marquée par des retours en arrière (analepses) qui participent à la reconstruction du sens narratif. Selon Gérard Genette, l'anachronie constitue un procédé fondamental permettant de rompre la continuité chronologique afin de refléter la complexité de l'expérience vécue (Genette, 1972, p. 78). Dans *Changer l'eau des fleurs*, les souvenirs émergent souvent de manière involontaire, déclenchés par une émotion ou une situation présente. Le passé ne se présente pas comme un récit structuré, mais

comme une irruption brutale dans le présent : « Il sentit peu à peu le barrage émotionnel qu'il avait érigé depuis quatre ans pour oublier Irène céder sous la pression d'une tempête [...] Il se revit [...] attendant Irène dans sa voiture [...] Il l'avait attendue des heures [...] Puis l'attente s'était éternisée. » (Perrin, 2018, p. 540). Ce passage illustre parfaitement le mécanisme de l'analepse émotionnelle : le souvenir n'est pas convoqué volontairement, mais surgit comme une expérience sensorielle et affective. Le présent du personnage est alors envahi par un passé non résolu, révélant une temporalité fragmentée. Ainsi, conformément à la théorie de Genette, la discontinuité narrative ne constitue pas une faiblesse du récit, mais un choix esthétique qui permet de traduire la réalité psychique des personnages. Le temps du roman devient un temps vécu, marqué par la persistance du passé dans le présent. La fragmentation temporelle du récit correspond également aux mécanismes de répétition propres à la mémoire traumatique, qui procède par retours discontinus plutôt que par linéarité (Rigney, 2012).

3.3. L'écriture funéraire : la tombe comme texte et lieu de mémoire

Le cimetière dans *Changer l'eau des fleurs* ne se limite pas à un espace physique, mais se présente comme un véritable espace scriptural où la mémoire s'inscrit matériellement. Les tombes, les plaques et les épitaphes constituent autant de formes d'écriture condensée, capables de fixer l'existence dans une trace visible et durable. Dans cette perspective, l'inscription funéraire apparaît comme une tentative de résistance face à l'effacement du temps : « C'est sans doute pour cela qu'il y a des épitaphes plein les cimetières. Pour conjurer le sort du temps qui passe. S'accrocher aux souvenirs. Celle que je préfère est : "La mort commence lorsque personne ne peut plus rêver de vous." » (Perrin, 2018, pp. 25–26). Cette réflexion explicite le rôle fondamental de l'épitaphe comme dispositif mémoriel. L'écriture gravée sur la pierre ne vise pas seulement à identifier le défunt, mais à prolonger son existence dans la mémoire des vivants. La tombe devient ainsi un texte, au sens plein du terme, porteur d'une signification symbolique et affective. Ce processus rejoint la conception de la mémoire développée par Pierre Nora, pour qui les « lieux de mémoire » émergent précisément lorsque la mémoire vivante menace de disparaître (Nora, 1984). L'épitaphe fonctionne alors comme une stratégie de fixation du souvenir, transformant le cimetière en archive collective.

Ainsi, l'écriture funéraire participe à une esthétique de la brièveté et de la condensation, où quelques mots suffisent à inscrire une existence dans la durée. Elle constitue une forme ultime de narration, réduite à l'essentiel, mais dotée d'une forte puissance symbolique.

L'analyse de l'esthétique narrative dans *Changer l'eau des fleurs* a montré que la fragmentation du récit, la polyphonie et l'anachronie ne relèvent pas d'un simple choix formel, mais constituent des dispositifs essentiels de transmission mémorielle.

À travers la multiplicité des voix, l'usage des retours en arrière et l'inscription matérielle de la mémoire dans les épitaphes, le roman construit un espace narratif où le souvenir circule et se transforme. L'écriture apparaît ainsi comme un acte de résistance contre l'oubli, permettant de maintenir une continuité symbolique entre les existences. En ce sens, la poétique de Valérie Perrin ne se limite pas à représenter la mémoire, mais participe activement à sa préservation, faisant du roman lui-même un lieu de mémoire.

3.4. La transmission comme pratique de résistance à l'oubli.

Au-delà de sa dimension formelle, la narration dans *Changer l'eau des fleurs* constitue un véritable dispositif de résistance à l'oubli. Selon Michel de Certeau, les récits ordinaires permettent de préserver une trace de l'expérience et d'inscrire l'individu dans une continuité symbolique (Certeau, 1980, p. 89). Dans le roman, cette dynamique se manifeste à travers une écriture du quotidien, où les gestes les plus simples deviennent porteurs de mémoire et de sens. La narration de *Violette* traduit une reconquête progressive du présent après une phase d'effacement existentiel : « J'ai été très malheureuse, anéantie, même. Inexistante. Vidée. [...] Mes fonctions vitales fonctionnaient mais sans moi à l'intérieur. [...] Mais comme je n'ai jamais eu le goût du malheur, j'ai décidé que ça ne durerait pas. » (Perrin, 2018, pp. 11–12). Ce passage met en évidence une étape décisive dans le processus de reconstruction : le passage d'un état de vacuité identitaire à une volonté de réappropriation de soi. L'écriture devient ici un acte de positionnement existentiel, où le sujet affirme sa capacité à transformer l'expérience du malheur. Ainsi, la transmission ne se limite pas à la conservation du passé, mais implique une réélaboration du vécu. En racontant, en nommant et en structurant son expérience, *Violette* s'inscrit dans une dynamique de résistance à l'effacement, rejoignant la conception de Certeau selon laquelle le récit constitue une pratique active de production de sens. Cette dynamique rejoint les analyses contemporaines qui envisagent la mémoire comme un processus de transmission active, impliquant reformulation et réappropriation constantes des récits (Crownshaw, 2010).

CONCLUSION

Au terme de cette étude consacrée au roman *Changer l'eau des fleurs* de Valérie Perrin, il apparaît que l'œuvre dépasse largement le cadre du récit intimiste pour proposer une véritable réflexion interdisciplinaire sur les modalités de reconstruction du sujet à partir de la mémoire. Dans

le sillage des memory studies contemporaines, la mémoire n'est plus envisagée comme une simple faculté individuelle, mais comme un processus culturel de médiation et de circulation des récits (Erll, 2011). Cette perspective insiste sur la dimension dynamique et reconstructive du souvenir, en constante reconfiguration au sein des pratiques narratives (Rigney, 2012). En croisant les apports de Maurice Halbwachs, Michel Foucault et Paul Ricœur, nous avons montré que le cimetière, loin d'être un simple espace de clôture, fonctionne comme une hétérotopie structurante où s'articulent mémoire collective et identité narrative. Il constitue un cadre social stabilisateur permettant à la protagoniste de transformer une mémoire traumatique en ressource symbolique. L'analyse a également mis en évidence que la reconstruction de Violette Toussaint repose sur une double médiation : narrative et corporelle. À travers le récit et les pratiques du care, le sujet parvient à réinvestir son corps et à réorganiser son expérience en une configuration signifiante. La résilience apparaît ainsi non comme un effacement du trauma, mais comme une reconfiguration progressive du sens.

Par ailleurs, l'étude de l'esthétique narrative a révélé que la structure polyphonique et fragmentée du roman ne constitue pas un simple procédé formel, mais le reflet même du fonctionnement de la mémoire. La multiplicité des voix et la discontinuité temporelle participent d'une dynamique de transmission, où le récit devient un espace partagé de reconstruction identitaire.

Malgré ces résultats, certaines limites doivent être soulignées. D'une part, l'analyse s'est concentrée principalement sur une approche textuelle et théorique, sans mobiliser de corpus comparatif élargi. D'autre part, l'absence d'une étude de réception (lectorat, critique contemporaine) restreint la portée socio-culturelle des conclusions. Ces limites ouvrent des perspectives fécondes. Il serait pertinent d'élargir l'analyse à d'autres œuvres contemporaines abordant la mémoire et la résilience, afin de déterminer si la figure du « gardien de mémoire » constitue une tendance structurante du roman français actuel. De même, une approche comparatiste ou intermédiaire (adaptations, lectures publiques, réception critique) permettrait d'enrichir la compréhension des mécanismes de transmission mémorielle. Enfin, l'articulation entre espace, corps et mémoire pourrait être approfondie à la lumière de travaux récents en études traumatiques et en humanités médicales, ouvrant ainsi le champ à une lecture encore plus transversale de l'œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

1. BAKHTIN, M. M. (1970). La poétique de Dostoïevski. Paris, France : Seuil.
2. CERTEAU, M. de. (1980). L'invention du quotidien. Paris, France : Gallimard.
3. CYRULNIK, B. (1999). Un merveilleux malheur. Paris, France : Odile Jacob.

4. DESPLAND, M. (1979). Comptes rendus/Reviews of books : L'homme devant la mort de Philippe Ariès. *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 8(4), 465–467.
5. DERATHÉ, R. (1951). Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*. *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 31(4), 485–487.
6. FOUCAULT, M. (1984). « Des espaces autres ». In *Dits et écrits*. Paris, France : Gallimard.
7. LE BRETON, D. (2011). *Anthropologie du corps et modernité*. Paris, France : PUF.
8. LÉONARD, M. (1973). G. Genette, *Figure III*. *Études littéraires*, 6(1), 123–127.
9. MERLEAU-PONTY, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris, France : Gallimard.
10. NORA, P. (1984). *Les lieux de mémoire*. Paris, France : Gallimard.
11. PERRIN, V. (2018). *Changer l'eau des fleurs*. Paris, France : Albin Michel.
12. RICŒUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris, France : Seuil.
13. RICŒUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, France : Seuil.